

L'ESTHÈTE

Le temps des mots

À LA TÊTE DE LA MARQUE HORLOGÈRE RAYMOND WEIL, ELIE BERNHEIM VIENT DE PUBLIER SON PREMIER ROMAN. RENCONTRE DANS L'INTÉRIEUR ÉLÉGANT DE CE GASTRONOME ET MUSICIEN ACCOMPLI

par Emilie Veillon photos: Nick pour T Magazine



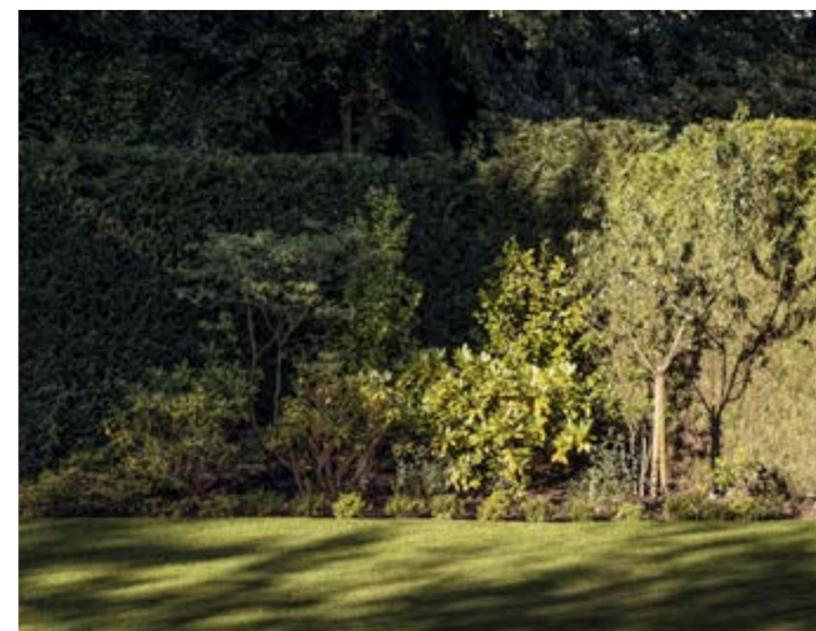
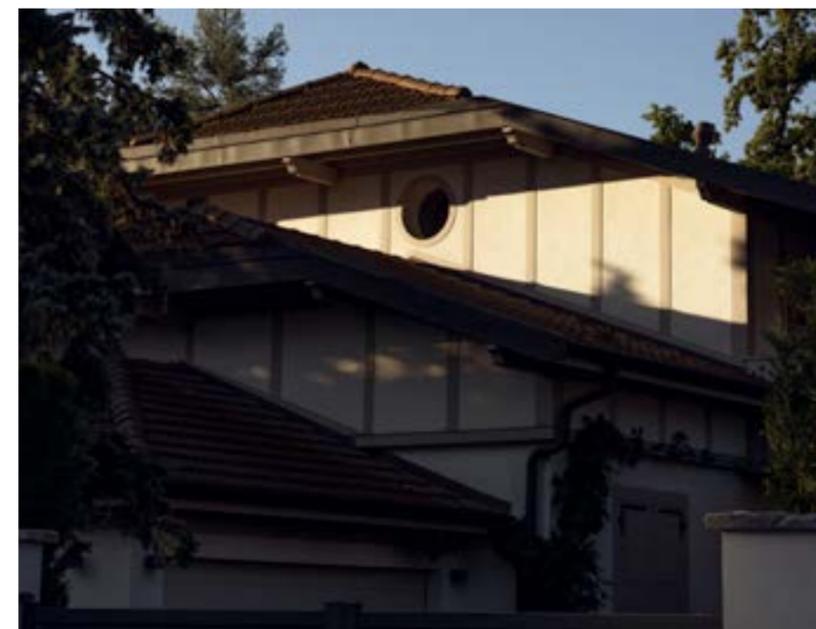
Chez Bern's. L'enseigne rétro en métal accrochée au-dessus du plan de travail de la cuisine d'Elie Bernheim fait sourire. Offerte par des amis fidèles, elle résume l'amour des grandes tablées qui vibre au cœur de cette charmante maison genevoise. C'est d'ailleurs dans cette pièce maîtresse que le directeur général de la marque horlogère Raymond Weil nous convie d'emblée.

Tout de suite après l'entrée, sur la droite. Petite, avec des plafonds assez bas, elle fait penser à une sorte d'arrière-scène de théâtre aux placards sombres, qui contrastent avec le blanc des carreaux de ciment étoilés. «C'est presque toujours ici que nous accueillons nos amis, quitte à se serrer jusqu'à huit.»

Comme le personnage clé de son premier roman publié en mai dernier, l'homme qui fêtera ses 40 ans cette année est un passionné de gastronomie. «J'aime dire que je vis pour manger et non le contraire. Mes souvenirs culinaires remontent à très loin. Ma grand-mère vivait à Strasbourg. J'adorais y retrouver ses plats gourmands, comme ce pain de viande que je cuisine aussi désormais pour sublimer des restes, dans une logique zéro gaspillage.» Les plaisirs de la table occupent une bonne partie de son temps libre. Et déterminent même les voyages. «On choisit une destination en fonction d'un bon restaurant, puis on construit un parcours autour. Du plus simple au plus sophistiqué. On peut faire des kilomètres pour un plat de chasse dans un endroit perdu.»

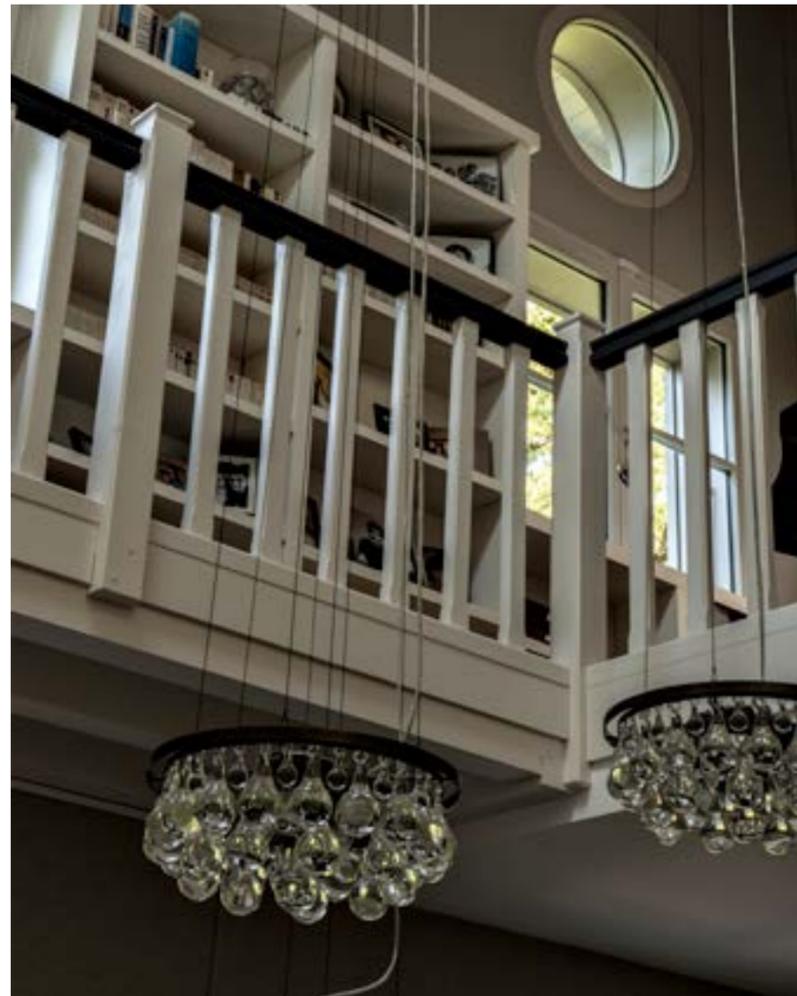
PAGE DE GAUCHE
Au salon, la collection de la Pléiade témoigne d'une tradition familiale. Elie Bernheim reçoit un ouvrage à chacun de ses anniversaires.

CI-CONTRE
La maison de style cottage anglais est entourée d'un jardin arboré.



C'est donc assez logiquement qu'il s'est tourné vers l'École hôtelière de Lausanne, puis a dirigé deux restaurants à Genève – le Café des Banques et Chez Lucien – avant de se consacrer entièrement à l'horlogerie dans la lignée de son père et de son grand-père, fondateur de la marque en 1976. Mais la gastronomie n'est jamais loin. En témoigne l'abondance de livres qui s'empilent dans le séjour: cuisine juive, libanaise, italienne, française. Un terrain de jeu pour ses

soirées entre amis. «A la façon de Yotam Ottolenghi, je me suis mis à brûler des endives ou des trévises au four avec juste un zeste d'huile d'olive, un peu de sucre pour caraméliser, sel, poivre, à très haute température. Je cuis mes pâtes en suivant les conseils du chef Simone Zanoni et m'amuse à parfaire mes modestes connaissances sur les grands crus français à travers... un manga, *Les Gouttes de Dieu*, de Tadashi Agi et Shu Okimoto.» Cet été, il a profité du temps



«Je me sens comme un marionnettiste de qui dépend chaque pas des personnages, cela me procure une joie incroyable»

Elie Bernheim

ralenti pour cultiver un petit potager où tomates, piments et concombres poussent à la verticale, contre la façade. «On s'est régalé de soupe froide de tomates jaunes et de tarte à la crème et ciboulette.»

PUZZLE LITTÉRAIRE

Imaginer le quotidien d'un chef talentueux dans un premier roman était une manière de tracer cette ligne de vie. Publié chez Slatkine, *Table pour trois à New York* raconte la vie de Gabriel Stern, «étoile montante de la gastronomie parisienne», et sa femme Norah, trompettiste virtuose, mère de leurs deux enfants, Leah et Joshua. Alors même que tout leur réussit dans la capitale française, le chef convainc son épouse et son adjointe Alicia de tenter un nouveau départ à New York. La famille emménage dans un duplex entre

Park Avenue et Lexington, non loin du nouveau restaurant Chez Gab. Au fil des chapitres, une ombre grandit sur le paysage un peu lisse de ce nouveau bonheur new-yorkais. Suspensions. Faux-semblants. Non-dits. On s'interroge. Le chef trompe-t-il bêtement sa femme avec sa belle assistante? Ou cache-t-il un secret plus sombre? Elie Bernheim brouille les pistes en multipliant les points de vue des personnages et les sauts dans le temps, sous la forme de journaux intimes. Reste à faire courir son regard jusqu'aux dernières pages du livre où tout fait soudain sens.

Ce premier roman est né à New York. Tout comme Gabriel Stern, Elie Bernheim y a emmené son épouse et leurs deux enfants durant un an pour se consacrer au marché américain. Grâce au décalage horaire qui met fin aux échanges avec la Suisse dès 15 heures,

mais aussi aux allers-retours réguliers en avion, il se met à écrire. De manière fluide. L'histoire se concluant en six mois. «Tout au long de mon parcours, l'écriture ne m'a jamais quitté. J'y pensais souvent, au point qu'elle devenait une délicieuse échappatoire. Ce qui a été chronophage, c'est la relecture. Il fallait que le roman fonctionne aussi rigoureusement que la mécanique horlogère. Entre les multiples références culturelles et les dates qui s'entrecroisent, je voulais m'assurer que mon puzzle tienne bien.»

IMAGINAIRE ET CLASSIQUE

Le lancement en Suisse romande a été un succès avec déjà trois rééditions et le roman sera prochainement dans les librairies françaises. Une suite est déjà bien avancée. «Je me sens comme un marionnettiste de qui dépend chaque

pas des personnages, cela me procure une joie incroyable. Même si écrire dans le contexte angoissant et incertain de la crise sanitaire qui paralyse le secteur horloger est bien plus difficile.»

C'est dans le petit bureau niché au-dessus des plants de jasmin de sa maison genevoise que l'auteur en peaufine les détails. Pour accentuer son charme de cottage, quelques aménagements ont été entrepris comme ce deck en bois gris et grosses pierres du Salève, d'où la grande pièce à vivre s'élève jusqu'à la toiture, en contact avec une mezzanine qui accueille un piano à queue et un violoncelle.

La musique classique a toujours fait partie de sa vie. Poussé par sa mère, pianiste émérite, il s'y est mis dès l'âge de 3 ans. «A cet âge-là, c'est une corvée. Il faut jouer au moins une heure par jour pour faire des progrès,

DE GAUCHE
À DROITE
Le potager vertical démarré pendant le confinement. La mezzanine ouverte sur le séjour. L'écrivain joue du piano et du violoncelle depuis l'âge de 3 ans.

CI-DESSOUS
La cuisine, pièce maîtresse des lieux, où est accrochée l'enseigne «Chez Bern's» offerte par des amis.

en plus des cours de solfège ou autres cours d'improvisation. Mais je pense que la musique apporte énormément de rigueur, discipline, mémoire à l'enfant et surtout développe une certaine sensibilité. J'ai appris aussi le plaisir des pas de côté, des moments libres qui viennent nourrir l'imaginaire.» Même s'il en joue moins désormais, la musique classique reste un moteur pour ses pulsions créatives: il écrit toujours un casque sur la tête, en sélectionnant ce qu'il écoute en fonction des émotions qu'il veut retranscrire. Dans son second roman justement, il promet de lever le voile sur la psychologie des personnages. De leur donner plus de substance pour mieux faire comprendre les ombres qui les traversent. Une manière aussi de mettre en scène certaines de ses propres angoisses: la peur de la maladie et de la mort qui l'habite depuis l'enfance ou la crainte de se ridiculiser qui l'a poussé à envoyer son manuscrit anonymement chez Slatkine. «Je suis un inquiet mais j'ai un fond positif, sinon je n'entreprendrais jamais rien. Je me suis toujours dit qu'il fallait que j'en parle à ma manière, avec pudeur, ce que je ferai à travers les protagonistes dans le tome 2.» A lire cet hiver donc. ■

«Table pour trois à New York», Elie Bernheim, Ed. Slatkine, 2020.

